

Bruno PACCHIELE

Héritage en vue

ISBN : 979-10-359-4406-3

© Bruno Pacchiele

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

*L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.*

PROLOGUE

Toute cette histoire a probablement débuté en septembre 2007, lorsque ma mère a épousé Pierre Malaval. Il était riche. Bien sûr, c'était très bien, car la vie devint ainsi plus facile. Ma mère, professeur de lycée, avait deux filles, ma sœur et moi. Elle avait été mariée durant six ans avec mon père, qui était ensuite parti avec sa meilleure amie. Comme il en avait trois enfants, la pension alimentaire qu'il nous versait tenait du minimum syndical. Et, si je me disais que je ne voulais rien lui devoir, il n'en restait pas moins que nos dépenses étaient parcimonieuses.

En 2006, ma mère rencontra Pierre, qu'elle épousa un an plus tard. Il venait d'une famille très aisée et avait su faire fructifier son capital en devenant assureur. Ma mère avait tout de suite vu les avantages qu'elle avait à en retirer. Comme en plus, elle l'aimait, c'était parfait.

Ainsi, ma sœur et moi nous retrouvâmes à habiter un luxueux appartement à Neuilly. On aurait presque pu croire que nous étions les enfants du couple. Pierre avait bien un fils de vingt-cinq ans, mais il étudiait le théâtre à Paris. Son père lui payait un studio, de sorte que nous ne le rencontrions jamais. La vie était simple, et j'avais bien l'intention de tout faire pour qu'elle le reste.

J'étais en deuxième année de licence de droit à la fac d'Assas. Je n'étais pas particulièrement intéressée par les

matières, mais il fallait bien faire quelque chose de sa vie, et après tout, les métiers du droit payent bien, pour peu qu'on sache se débrouiller. Je comptais me diriger vers le droit public, où l'on manquait de praticiens. Je comprenais pourquoi... le droit administratif et le droit constitutionnel n'ont rien de réjouissant, et les arrêts du Conseil d'Etat ou du Conseil Constitutionnel font regretter d'avoir appris à lire.

Je n'ai jamais été une personne exubérante, de sorte que les autres étudiants, en m'approchant, étaient généralement intimidés. A la fac, je n'avais que deux amies, et d'autres connaissances que je ne saluais que si elles faisaient le premier pas. Je n'ai jamais aimé m'encombrer, je tiens avant tout à mon indépendance. Néanmoins, pour les privilégiés que j'acceptais dans mon petit cercle, je savais me montrer chaleureuse. J'arrivais à les engluier dans ma toile. Ce que je détestais par-dessus tout, c'était qu'on me tienne tête, et c'était là le principal défaut de Pierre, mon beau-père. Il ne cédait pas à mes désirs, il ne m'obéissait pas, alors que j'arrivais toujours à mes fins avec ma mère et, si je m'en donnais la peine, avec mon père.

Début mai, au sortir d'un partiel de droit administratif, Bénédicte, l'une de mes amies, m'invita à venir passer le mois de juillet avec elle et des amis, à Palerme. Cela me tentait beaucoup. Je n'étais jamais allée en Italie, encore moins en Sicile, et sa chaleur m'attirait.

Le soir même, alors que nous étions en train de dîner dans le superbe salon blanc de l'appartement de Neuilly, j'abordai le sujet d'une voix indifférente :

- Bénédicte m'invite à Palerme cet été... Ce serait bien que je puisse y aller...

Ma mère me regarda d'un air embarrassé et je sentis tout de suite que quelque chose clochait.

- Oh... chérie... soupira-t-elle. Pierre et moi voulions t'en parler... Nous pensions attendre la fin de tes partiels...
- Me parler de quoi ?

Je gardai un ton neutre, mais mes yeux, lorsqu'ils se posèrent sur Pierre, étaient pleins de reproche.

- J'ai une maison de famille en Normandie, dit-il tranquillement, en se resservant de la salade. J'ai prévu de vous y emmener pour les grandes vacances.
- En Normandie ?

Je regardai ma mère. Elle m'observait d'un air penaud.

- Il ne fait pas très chaud là-bas, dis-je pensivement. Je préférerais aller à Palerme
- Quant à moi, je tiens beaucoup à ce que vous veniez, répondit Pierre.

Je le dévisageai avec attention. Depuis huit mois qu'il était marié avec ma mère, je n'avais jamais eu de dispute sérieuse avec lui, mais je savais qu'il était aussi têtu que moi.

- Emilie viendra, dis-je en jetant un coup d'œil à ma sœur qui nous regardait d'un air niais. Cela devrait suffire.
- Léa, ma chérie, dit ma mère, nous comptons sur votre présence à toutes les deux. Il y aura Quentin aussi... Vous pourrez faire plus ample connaissance...

Je me retins de justesse de renifler et ne répondis rien. Quentin était le fils de Pierre, et je n'avais pas du tout envie de le côtoyer, même pour une semaine. Mon beau-père avait une manière si insistante d'en parler qu'on aurait cru qu'il était le centre de son univers. C'était mauvais signe.

Après un instant de silence, je repris :

- Je pourrais venir en août, et en juillet je serai à Palerme. Qu'en pensez-vous ?
- Aucun problème ! persifla Pierre... si tu as l'argent pour payer le voyage...

Je me mordis la langue. Je n'avais pas encore vingt ans, je ne travaillais pas et je répugnais à prendre un job d'été. Je ne voulais pas non plus toucher à mon livret jeune ou à mon livret A. Il savait très bien que je n'avais pas d'argent pour partir en voyage !

A vrai dire, j'avais espéré qu'il me l'offrirait. Oh, certainement pas de bon cœur, mais si je savais plaider ma cause, ma mère me soutiendrait. Je décidai donc de rompre les hostilités pour ce soir, et attrapai le fromage sans rien ajouter.

Après le repas, et alors que je m'étais retirée dans ma chambre où je branchai mon mp3 sur ma chaîne hi-fi, un coup léger fut frappé à ma porte, et Emilie entra.

- Je voudrais bien que tu viennes, me dit-elle en se tordant les mains et en se dirigeant vers la grande fenêtre de ma chambre. Je suis sûre que j'aurai peur, toute seule.

Je haussai un sourcil. Ma sœur avait dix-sept ans et force était de constater qu'elle était sotte. A sa naissance, les médecins avaient d'ailleurs prévenu mes parents. Il y avait eu un problème d'oxygène qui avait provoqué un retard mental. Au moins, cela ne se voyait pas, sa diction était bonne, et elle était jolie. Simplement, elle était bête. Et comme le monde est rempli d'imbéciles qui n'ont pas eu besoin d'un manque d'oxygène pour le devenir, il était probable qu'elle s'en sortirait quand même.

- De quoi aurais-tu peur, rétorquai-je en allumant mon ordinateur portable posé sur mon bureau. Tu connais maman et tu connais Pierre, quant à Quentin, il ne mord pas !

- Mais je préférerais quand même que tu sois là, insista Emilie. Imagine qu'il y ait d'autres personnes ?

Elle repoussa une mèche de cheveux sombres qui lui tombait sur le front, et me fixa avec de grands yeux suppliants.

- Ils font toujours semblant d'être gentils avec moi, mais dans mon dos, ils disent que je suis stupide.

Je vérifiai distraitemment la connexion Internet tout en marmonnant :

- Laisse-les dire... Ce ne sont que des inconnus, après tout. Que t'importe ce qu'ils disent ?

Emilie eut un miaulement désolé, en se laissant tomber sur mon lit, pendant que je m'installais à mon bureau et sortais les affaires dont j'avais besoin. Il ne me restait que trois partiels, et ensuite je serais libre jusqu'à la prochaine rentrée. J'avais plus ou moins tenté de trouver un stage, mais les L2 n'intéressaient ni les entreprises, ni les cabinets d'avocats et je répugnais de demander à Pierre de me pistonner. En fait, j'avais surtout envie de passer des vacances tranquilles.

- C'est quoi, ton prochain examen ? me demanda Emilie, depuis mon lit.

Elle-même avait redoublé deux fois, de sorte qu'elle finissait sa deuxième seconde. Néanmoins, ses notes n'étaient pas mauvaises (en partie à cause de l'armée de professeurs particuliers que mon beau-père avait accepté de payer). Le fait est, que ma sœur n'était pas assez sotte pour être mise dans une classe spécialisée. Il est probable qu'elle aurait pu réussir sa seconde du premier coup si elle y avait mis de la meilleure volonté.

- Droit fiscal, dis-je. Par conséquent, j'aimerais être tranquille.
- Je peux rester quand même ? demanda-t-elle.
- Si tu veux. Prends un livre et tais-toi, c'est tout.

Elle se leva et alla farfouiller dans la petite bibliothèque qui était placée dans mon dos. Je savais quel livre elle choisirait ; pour une raison mystérieuse, elle adorait le "Roman de la Momie", de Théophile Gautier. Pour ma part, si j'aimais bien le livre, je reprochais néanmoins à l'héroïne, sa niaiserie. Si l'homme que j'aimais en avait aimé une autre, je n'aurais certainement pas accepté de faire le pot de fleur à côté d'elle ! Je serais partie sans un regard en arrière, et si un pharaon s'était avisé de m'aimer, j'aurais sauté sur l'occasion !

Avec impatience, je chassai l'histoire de Tahoser de ma tête, après tout, c'était une fiction du dix-neuvième siècle, par conséquent, il était normal que l'héroïne soit une pauvre petite chose vulnérable.

Je m'absorbai donc dans le droit fiscal de l'année.

Je voyais mal l'intérêt d'apprendre ce droit qui changeait chaque année, mais puisque j'avais un partiel, il fallait bien travailler la matière.

Je patientai trois jours, puis je choisis un après-midi où ma mère n'avait pas cours, pour lui parler. Il ne me restait qu'un seul partiel à passer, et Bénédicte me pressait de lui donner ma réponse. Mon autre amie, Emma, avait déjà accepté. Elles étaient toutes deux issues de familles riches, et si je refusais, elles comprendraient évidemment que c'était à cause de l'argent.

Cela n'avait pas vraiment d'importance. Bien sûr, tout le monde n'avait pas de quoi payer un hôtel 4 étoiles à Palerme pendant trois semaines, mais la perspective de devoir refuser, me mettait en rage. J'imaginai déjà la compassion désolée et sincère de Bénédicte et Emma, et je n'en voulais pas. Et puis, qui troquerait la chaleur de Palerme contre la pluie de Normandie ?

En rentrant de la fac, j'allai déposer mon sac dans ma chambre, puis revins dans le salon où ma mère était en train de lire. Je m'arrêtai dans l'embrasement de la porte vitrée pour observer le tableau.

Le salon était éclairé par quatre fenêtres donnant sur la rue. Devant la porte, se trouvait une grande table vitrée, ornée de chaises de métal fin, rembourrées de coussins blancs. A l'autre bout du salon, un immense canapé d'angle, blanc lui aussi, faisait face à l'écran plat de la télévision.

Il y avait aussi deux fauteuils en osier et un troisième en cuir blanc. Entre le canapé et la télévision, une table basse, assortie à la table à manger, était posée sur un tapis cotonneux. Tout ce salon était blanc et aseptisé, même le parquet de bois pâle... et même ma mère, assise dans l'un des fauteuils en osier.

Elle leva vers moi son visage qui commençait à peine à se rider, et m'adressa un charmant sourire :

- Ma chérie ! Comment s'est passé ta journée ?
- Sans histoire, dis-je en m'avançant jusqu'au canapé, où je me laissai tomber. Et la tienne ?
- Oh... très calmement. J'ai fini de relire "Danse avec les loups", de Michael Blake.

Je hochai la tête et détachai la pince qui retenait mes cheveux. Ils retombèrent aussitôt, formant comme un rideau sombre devant mon visage. Je jetai un regard par en-dessous à ma mère.

- As-tu réfléchi à ma proposition ? demandai-je.

Ma mère me regarda d'un air étonné.

- Quelle proposition ?
- Je veux aller à Palerme en juillet. Si tu veux, je viendrai en Normandie en août.

Immédiatement, son visage prit cette expression gênée qu'elle arborait toujours lorsque je lui demandais quelque chose qu'elle estimait devoir me refuser.

- Oh, Seigneur ! soupira-t-elle. Léa... vraiment...

Comme elle n'ajoutait rien et faisait mine de se replonger dans sa lecture, je rejetai mes cheveux en arrière et la fixai d'un œil noir.

- Vraiment, quoi ?! Je ne suis jamais allée en Italie. Si tu demandes à Pierre, il acceptera sûrement de me payer l'hôtel. Il a assez d'argent ! Alors, où est le problème ?

Ma mère eut l'air choqué.

- Enfin, Léa ! Tu ne peux pas exiger comme cela que Pierre paye un hôtel de trois ou quatre étoiles, tout ça parce que tu veux aller à Palerme !
- Et pourquoi pas ? Après tout, je suis ta fille et tu es sa femme !
- Certes...

Elle se tut un moment, puis secoua la tête.

- Il n'empêche que c'est trop demander, dit-elle à voix basse. Ce n'est qu'un caprice, et tu le sais parfaitement.

J'eus un rire dur.

- Un caprice, peut-être ! Mais figure-toi que nous vivons à Neuilly et qu'ici tout le monde a de l'argent ! Or, tu sais très bien que je n'en ai pas !
- Et alors ?
- Et alors, mes amies savent que je ne suis ici que parce que mon beau-père en a les moyens, et elles savent aussi que sans lui, je n'ai rien. Tu te rends compte, Maman ? C'est lui qui me montre tout ce que je pourrais avoir, et ensuite il me le refuse parce que je ne suis pas sa fille !

Ma mère avait l'air complètement ahurie, mais je continuai :

- Si c'était Quentin qui demandait à aller à Palerme, il lui paierait l'hôtel sans hésiter, et plus encore !

C'est à cet instant que je pris conscience que la porte d'entrée avait claqué. Or, depuis le couloir menant au salon, ma voix était parfaitement audible. Lorsque Pierre entra dans la pièce et nous fixa d'un air glacial, ma mère et moi, je sus que j'avais perdu.

Le lendemain, je dus me résigner à dire à Bénédicte que je ne pouvais pas venir à Palerme. Elle prit l'air désolé et me demanda ce que j'allais faire de mes vacances.

- Pierre a une maison de famille en Normandie, et je crois bien qu'il a l'intention de nous y enfermer

pendant deux mois. Je ne vais pas bronzer là-bas, je vous le garantis !

- D'un autre côté, trop d'expositions au soleil finissent par provoquer des cancers de la peau... fit remarquer Emma d'un air docte.

Je haussai les épaules :

- Je ne risque rien.... A mon avis, pour une semaine de beau temps, il y aura trois semaines de grisaille !
- Nous t'enverrons des cartes postales, dit Bénédicte, tu dois nous donner ton adresse.
- Et puis, nous t'enverrons des SMS, ajouta Emma, pour qui cela semblait tout régler.

Je hochai simplement la tête et me résignai à mon sort.

Le mois de juin arriva. Je passai mes journées à l'extérieur avec Bénédicte et Emma. J'en profitai également pour revoir une ou deux amies du lycée avec qui j'avais gardé des contacts éclectiques. Dans l'ensemble, j'évitais la maison, où l'ambiance n'était pas des meilleures. Pierre me traitait avec froideur, et reprochait visiblement à ma mère sa trop grande faiblesse vis-à-vis de moi.

Ma mère affichait un air malheureux en nous voyant nous affronter, et Emilie faisait le gros dos. Quant à moi, je n'avais aucune envie de faire des efforts. Je parlais à peine et je m'enfermais dans ma chambre toutes les fois que ma

présence n'était pas nécessaire, c'est-à-dire que je ne consentais à quitter mon antre que pour les repas.

Juin s'étira en longueur et les résultats furent publiés. Bien sûr, j'avais eu mon année, et je passai en troisième année de licence. Je n'avais pas pris la peine de me procurer une mention, mais cela n'avait pas d'importance. Les mentions ne sont le reflet que de la capacité d'un étudiant à ingurgiter des cours et à les recracher bêtement ; elles ne veulent pas dire que cet étudiant a compris ce qu'il a appris et elles ne veulent certainement pas dire qu'il sera bon dans la vie professionnelle.

Enfin, juillet arriva et avec lui, le jour du départ. J'avais fait ma valise à contrecœur, incapable de choisir quels vêtements emporter. J'étais déjà allée en Bretagne en été, et j'y avais plus souvent revêtu un coupe-vent qu'un débardeur.

Finalement, j'optai pour un juste milieu entre vêtements d'été et vêtements de pluie.

CHAPITRE 1

Le jour du départ était un vendredi. Pierre partit en voiture un jour avant nous. Ma mère, Emilie et moi, nous rendîmes à la Gare de Montparnasse pour prendre un train affreusement lent, qui serpenta interminablement entre ses arrêts dont les noms ne me disaient absolument rien.

La grisaille et le béton sale des alentours de la région parisienne furent peu à peu remplacés par des champs jaunes et plats. Puis, des prés très verts commencèrent à apparaître, séparés par des bosquets d'arbres feuillus. De temps à autres, une petite ferme s'intégrait au paysage, entourée de son étable et de ses granges.

J'avais beau être de mauvaise humeur, je dus reconnaître que ces paysages avaient du charme. Tout était très vert. Les quelques vaches que le train dépassa, tranchaient à peine avec leurs taches noires et blanches. Mais là où nous allions, il n'y avait pas de prés immédiatement accessibles. Il y aurait juste une mer froide, des maisons et des rues.

Le visage tourné vers la fenêtre, évitant le regard que ma mère, assise en face de moi, m'adressait parfois en relevant la tête de son livre, je sentais le désœuvrement des deux mois à venir m'enserrer la gorge, comme si j'étais déjà assise sur la plage, toute habillée et tremblante de froid.

Pierre vint nous accueillir à la gare de Granville, et nous demanda avec un grand sourire, si le voyage s'était bien passé. Je laissai ma mère roucouler et descendis les bagages avec l'aide d'Emilie qui se taisait.

La gare était petite, avec juste trois ou quatre quais. On pouvait éviter de passer par le bâtiment en franchissant deux petites barrières blanches pour sortir directement dans le parking. Une fois les bagages dans le coffre, la BMW de Pierre sortit du parking et se retrouva dans une rue en pente, bordée de chaque côté par des maisons, pour la plupart à deux étages, dont le rez-de-chaussée faisait office de magasins. Sur le moment, j'eus l'impression que Granville se réduisait à une seule avenue, comme certains petits villages paumés, de chaque côté d'une nationale.

Par chance, il faisait beau. Le ciel était du bleu intense des journées d'été, il n'y avait pas un seul nuage à l'horizon, et je ne voyais même pas le Soleil. Il faisait même chaud, et ma sœur et moi nous retrouvâmes vite en débardeur, tandis que Pierre baissait les vitres. Le cri des mouettes et le vacarme des piétons emplirent la voiture lorsqu'elle s'engagea dans une rue commerçante, qui laissait à peine la place à un véhicule, constamment ralenti par les touristes.

- Par un temps pareil, nul besoin d'être à Palerme, pas vrai, Léa ? me lança Pierre, en me jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Je le fixai et ne répondis rien.

A Palerme, cette chaleur durait. Pas en Normandie, sauf canicule dans toutes les autres parties de la France, bien sûr.

Granville se trouvait sur une falaise au bord de la mer. D'autres falaises s'avançaient également dans la Manche, et entre elles, la terre offrait de longues plages de sable blanc. Partout, il y avait de petites villes balnéaires, peu habitées l'hiver et frénétiques à la belle saison.

La maison dont Pierre avait hérité, en indivision avec sa sœur, se trouvait à la sortie de Granville, entre elle et Saint-Nicolas. La falaise était encore haute et pour accéder à une plage, il fallait prendre la voiture. Par contre, la vue était magnifique.

La maison en elle-même n'était pas très belle, rectangulaire, deux étages, peinte en gris et rouge. Elle avait le petit air vieillot des demeures ancestrales. Elle était entourée d'un jardin si immense que l'on pouvait plutôt l'appeler parc. Il y avait de grands pins, des buissons, de l'herbe, et une allée caillouteuse pour stationner des voitures. Je décidai assez vite que ce parc allait me plaire, surtout qu'une partie donnait sur la falaise et ses rochers.

Quand la BMW stoppa au pied de la maison, la porte d'entrée s'ouvrit et une petite femme grise se tint sur le seuil. Si j'avais été dans un roman d'Agatha Christie, je me serais dit que c'était la gouvernante, mais nous n'étions pas dans

l'Angleterre du début du XX^{ème} siècle, et je ne la reconnus pas.

- Qui est-ce ? demanda Emilie, en se rapprochant de notre mère qui, elle aussi, sortait de la voiture.

Pierre lui jeta un regard indigné.

- Mais voyons, c'est ma sœur, Thérèse ! Tu l'as vue au mariage...

Je me souvenais à peine des quelques membres de ma famille qui s'étaient déplacés. J'avais complètement oublié les parents de mon beau-père. Je ne savais pas grand-chose sur elle, seulement qu'elle avait été mariée et avait divorcé. Elle était restée en Normandie quand son frère s'était installé dans la Région Parisienne.

Ma mère salua Thérèse avec un sourire engageant. Elle reçut en retour un regard proche du vide et une petite voix flûtée nous souhaita la bienvenue.

Elle pouvait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans, des cheveux courts étaient gris, un visage fripé et des yeux tout petits derrière des lunettes. Elle était vêtue d'une jupe droite et grise et d'un vilain gilet blanc écru, malgré la chaleur. Elle portait un collier de petites perles de culture.

Je m'approchai pour la saluer et déposai un baiser sur sa pommette osseuse.

Curieusement, sa peau était douce, bien qu'elle semblât parcheminée. Emilie me succéda avec timidité, et Thérèse consentit enfin à nous laisser entrer. Je m'emparai d'une valise que Pierre avait sortie du coffre.

Le rez-de-chaussée comportait la cuisine, le salon, la salle à manger et la chambre que Thérèse s'était attribuée. Au premier étage se trouvaient trois chambres et une salle de bains et au deuxième, plus étroit, il y avait deux chambres et un petit cabinet de toilette.

Pierre et ma mère furent logés au premier étage, et Thérèse fit remarquer que l'une de nous, Emilie ou moi, devrait aller au troisième étage, car la chambre de Quentin était déjà prête pour lui.

Je jetai un regard torve à la vieille bique, et dis laconiquement :

- C'est bon, j'irai.

Emilie me regarda d'un air affolé, et comme je m'engageai dans l'escalier entre les portes de la cuisine et de la salle à manger, me suivit :

- Je vais rester au deuxième à côté de Quentin ?
- Ne t'inquiète pas, soupirai-je. Il n'arrive que dans une semaine et maman sera sur le même palier.
- Je préférerais dormir à côté de toi.

Je savais très bien qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Quentin ne daignerait pas s'apercevoir de la présence des filles de sa belle-mère, et surtout pas de celle d'Emilie qu'il trouvait désespérément inintéressante. Qui plus est, je n'avais pas particulièrement envie d'avoir ma sœur juste à côté de moi.

- Eh bien, va te mettre d'accord avec Thérèse, dis-je avec détachement.

Voilà qui m'assurait la tranquillité, car Emilie n'oserait pas aller lui parler. Effectivement, elle renonça avec un geste fataliste. Je la laissai sur le deuxième palier et grimpai au troisième.

Je choisis la chambre la plus proche du cabinet de toilette. Il n'y avait qu'une petite lucarne, un lit pour une personne et demie, une table de nuit et une commode. C'était peu, mais suffisant, étant donné que je ne souhaitais pas me sentir chez moi. Je posai ma valise et, l'ouvrant, entreprit immédiatement de ranger mes vêtements dans la commode. Plus vite ce serait fait, plus vite je pourrais sortir de cette maison qui devait à peine connaître le sens du mot "aspirateur".

A ma grande surprise, la première semaine passa relativement vite. Moi qui n'aimais pas être submergée de gens, j'étais servie. Il suffisait de descendre sur la plage de Saint-Pair, battue par un vent froid, et personne ne venait me déranger.

De toute façon, je ne connaissais personne. Lorsque je rentrais, je prenais un livre et je m'installais au salon. Chacun des habitants de la maison vivait sa vie, sans se soucier des autres.

Thérèse nous tolérait, sans plus. Il était évident que, pour elle, nous n'étions que des invités qu'elle accueillait parce que son frère le voulait.

Elle n'avait pas approuvé son remariage tardif avec une femme déjà mère de deux enfants, et ne cherchait pas à se rapprocher de ma mère. Celle-ci acceptait cette attitude sans s'en formaliser. Les livres et les promenades qu'elle faisait avec Pierre suffisaient à son bonheur. Je comprenais sa position, elle voulait une vie confortable, et Thérèse ne menaçait pas son confort.

Toute cette belle mécanique s'enraya à l'arrivée de Quentin. Dès le matin du jour où il devait prendre le train, Thérèse s'agita dans toute la maison, en caquetant comme une poule après ses poussins. Ma mère, qui avait bien compris qu'elle n'avait pas de rôle à tenir dans cette maison, se contenta d'acquiescer à chaque anecdote tirée de la petite enfance de Quentin. Manifestement, Thérèse était folle de lui.

Cela m'intriguait. Lorsque je l'avais rencontré, je n'avais vu qu'un jeune homme hautain et prétentieux, qui contemplait le monde autour de lui, comme s'il lui faisait une immense faveur en y posant le pied. Comment son père et sa tante pouvaient-ils aduler à ce point un être pareil ?

La seule réponse que je pouvais envisager, c'est qu'ils étaient responsables de cette attitude.

Emilie et moi, partîmes nous promener dans le centre de Saint-Pair, petite ville étroite au-delà de Saint-Nicolas, au sud de Granville. Comme nous y allâmes à pied, cela nous permit de rester absentes jusqu'au repas de midi. Thérèse était toujours aussi excitée et Pierre l'écoutait en souriant. Ma mère, au contraire, supportait calmement ses ressassements incessants, et me parut un exemple de stoïcisme.

Après le repas, Thérèse insista auprès de son frère pour venir avec lui chercher Quentin à la gare. Ma mère déclara quant à elle, qu'elle irait à la plage avec Emilie et moi, ce qui parut scandaliser sa belle-sœur. Sans doute aurions-nous dû attendre impatiemment le retour du fils prodigue, nous aussi.

L'arrivée de Quentin mit également fin à ma tranquillité. Thérèse surtout, et Pierre dans une moindre mesure, considéraient qu'il ne devait pas s'ennuyer avec eux. Thérèse invita donc, comme chaque fois qu'il venait semblait-il, des connaissances dont les enfants avaient autrefois joué avec Quentin. Je me retrouvai donc soumise moi aussi, à l'obligation d'être civile.

Céline et Laurence avaient deux frères qui, moins bonnes poires qu'elles, s'étaient fait porter pâles. C'était surtout Céline qui avait fréquenté Quentin enfant.

Laurence ayant mon âge, et s'étant régulièrement fait répondre qu'elle était trop petite pour jouer avec eux.

Quand elle nous fut présentée, Laurence supposa qu'Emilie et moi tenions absolument à être intégrées dans son cercle d'amis. Elle passa toute la durée de sa visite à nous tenir la jambe. Elle était manifestement très gentille et soucieuse de nous faire nous sentir moins isolées. L'idée ne l'effleura pas que cela ne nous dérangeait pas particulièrement.

Pendant que Thérèse s'acharnait à reforger les liens entre Quentin et Céline, qui ne donnaient pourtant pas l'impression de le vouloir (Quentin considérant son ancienne compagne de jeu comme une provinciale sans intérêt, et Céline remarquant avec déplaisir son complexe de supériorité), Laurence nous fit parler de nous-mêmes. Elle n'eut aucun succès avec Emilie, qui resta obstinément blottie dans le canapé du salon, à côté de moi. Pour ma part, je répondis à ses questions, acquiesçai à ses remarques, et consentis même à sourire. Encouragée, elle finit par me demander mon numéro de portable et me donna le sien.

Vers dix-huit heures, les invités prirent congé. J'en profitai aussitôt pour monter dans ma chambre. Comme il avait plu toute la journée, nous n'avions pas pu sortir de la maison et je me sentais vraiment oppressée.

Les deux jours qui suivirent furent désagréables, sans plus. Quentin se considérait comme un représentant exceptionnel du genre humain, et s'obstina à nous parler de sa vie d'artiste

à Paris. A l'entendre, il allait devenir l'un des plus grands comédiens de tous les temps, et les metteurs en scène allaient s'arracher ses prestations. Tout le monde voudrait le voir interpréter Racine et Ionesco !

Pour moi, cela ressemblait fortement aux divagations d'un pseudo-artiste raté, se lamentant sur les occasions manquées, mais Pierre et surtout Thérèse, l'écoutaient béats d'admiration.

Il n'était pas difficile de cataloguer Thérèse. Elle n'avait pas eu d'enfant, elle avait eu une vie sans intérêt, et n'avait jamais rien réussi. Pour elle, il n'existait qu'une seule religion, et son neveu était son dieu. J'imagine que c'était pour elle, une façon d'évacuer sa frustration, en reportant sur le fils de son frère, tous les espoirs déçus de sa vie.

Le matin du deuxième jour suivant l'arrivée de Quentin, Laurence m'appela pour me proposer de la retrouver sur la plage de Jullouville où elle comptait passer l'après-midi avec des copains.

- Jullouville ? répondis-je. C'est après Saint-Pair et Kairon, ça. Je n'ai pas de voiture...
- Tu n'as pas de vélo non plus ?
- Non, pas ici, et je me vois mal demander à Pierre de m'amener à la plage de Jullouville, alors que celles de Saint-Nicolas et de Saint-Pair sont juste à côté.